

Réprésentations imaginaires des Amériques au Brésil et au Québec: un survol

Maisa Navarro

Resumo: O deslocamento de um grande número de estrangeiros vindos de várias partes do mundo habitar a América possibilitou a criação de diversas utopias sobre o continente. Este texto se propõe analisar isso através do exame de duas obras de categorias distintas: *Amrik*, da brasileira Ana Miranda, e *Les lettres chinoises*, de Ying Chen, uma representante da literatura migrante no Quebec. *Amrik* é a palavra árabe recorrente no imaginário dos orientais do começo do século passado como a possibilidade de realização de sonhos de prosperidade em terras pacíficas; *Les lettres chinoises* ilustra o cruzamento de vozes e atitudes subjetivas com relação ao espaço língua/cultura/identidade dos imigrantes chineses na América do Norte. O romance de Ying Chen é o testemunho de uma América cheia de ambigüidades mas até certo ponto bem-sucedida. Ana Miranda, por sua vez, mostra um rico registro da decepção dos europeus e orientais à procura da «terra prometida», uma promessa que não se cumpriu.

Résumé: La mobilité d'un grand nombre d'étrangers venus du monde entier habiter en Amérique a entraîné la création de diverses utopies sur le continent. Nous nous proposons d'analyser cela en examinant deux œuvres de catégories distinctes: *Amrik*, de la Brésilienne Ana Miranda et *Les lettres chinoises* de Ying Chen, une représentante de la littérature migrante au Québec. *Amrik* est le mot arabe qui peuplait fréquemment l'imaginaire des orientaux du début du siècle dernier, illustrant la possibilité d'accomplir des rêves de prospérité sur des terres pacifiques; *Les lettres chinoises* montre le croisement des voix et des attitudes subjectives par rapport à l'espace langue/culture/identité des immigrants chinois en Amérique du Nord. Le roman de Ying Chen est le témoignage d'une Amérique pleine d'ambiguïtés mais «réussie». Ana Miranda, par contre, montre un registre fertile de la déception des européens et des orientaux à la recherche de la «terre promise», une promesse non remplie.

Présentation

La trace la plus forte de l'identité américaine est caractérisée par l'entrecroisement des langues et des cultures qui s'est historiquement constitué en Amérique. Les origines de ce caractère hybride résident d'abord dans la mobilité d'un grand nombre d'étrangers venus de partout pour vivre sur le nouveau continent, d'où la diversité des utopies qui se sont

créées. D'autre part, rappelons l'énorme ouverture mondiale qui se produit de nos jours et les migrations devenues une marque de notre civilisation. Nous nous proposons d'illustrer cela à travers l'analyse de deux œuvres de catégories distinctes et qui trouvent des représentants dans des littératures de nationalité également distinctes: *Amrik*, de la Brésilienne Ana Miranda et *Les lettres chinoises*, de Ying Chen, une représentante de la littérature migrante au Québec. Pour des raisons évidentes, nous n'avons pas l'intention de placer ces deux pays – Brésil et Québec – sur le même pôle culturel; toutefois nous allons tenter d'établir un parallèle entre les deux collectivités, et ce à partir de leurs traits communs: la perspective continentale, qui les place sur des terres américaines, et leur origine, liée à une mère patrie de la même provenance, l'Europe.

La première partie de cette étude, intitulée «Le Brésil et le Québec: une identité américaine» présentera quelques réflexions sur le concept d'*américanité* et la situation identitaire au Brésil et au Québec, afin d'analyser brièvement la place de ces deux pays dans le contexte d'une Amérique encore en processus d'affirmation identitaire. Dans la deuxième partie, nous examinerons *Amrik*, le mot arabe qui désignait l'Amérique et qui signifiait la possibilité d'accomplir des rêves de prospérité dans l'imaginaire des Orientaux (et des Européens) du début du siècle dernier. Le texte d'Ana Miranda est le témoignage du mélange des cultures et des langues qui a eu lieu au Brésil au début du XX^e siècle, un aspect fortement important au niveau de la formation du peuple brésilien. La troisième partie sera consacrée à une analyse du roman épistolaire de la Chinoise Ying Chen, arrivée à Montréal en 1989. La littérature dite «migrante» est un des phénomènes récents de la production littéraire des auteurs immigrés qui ont choisi de vivre au Québec et adopté le français pour la communication artistique. Le roman de Ying Chen est un témoignage de la recherche d'une Amérique qui se constitue dans un projet économique-technique, celle des démocraties modernes porteuses d'un sens unidirectionnel. Peut-on aller plus loin et remettre en question cette Amérique «réussie»? C'est la voie que nous proposons dans la dernière partie.

Ces observations ont pour objectif de réfléchir sur l'hybridisme des peuples et des langues qui a constitué un aspect important de l'identité (ou des identités) américaine(s). Celle que des Américains de partout en Amérique, soutenue par des intellectuels du Québec, revendiquent avec force.

1. Le Brésil et le Québec: une identité américaine

Les réflexions sur le parcours du concept d'*américanité* à travers les Amériques ne datent pas d'aujourd'hui. Définir le terme américanité reviendrait à reprendre les déplacements des colonisateurs depuis plus de cinq siècles, la formation des premiers Américains, leurs transferts et les raisons pour lesquelles le terme est à la fois rejeté et revendiqué, tant il est recouvert d'ambiguïtés et porteur d'une question toujours sans réponse: qu'est-ce qu'être Américain? Il ne s'agit pas d'une réflexion banale, car ce concept est étroitement lié aux questions identitaires et peut se rapporter à un besoin d'affirmation plus profond. Puisqu'il s'agit d'une identification de tout un continent, ce besoin d'affirmation identitaire va au-delà des rapports aux nationalités, aux ethnies, aux races. Cette préoccupation peut paraître peu pertinente, car il est difficile d'identifier quelque chose de si hétérogène et présentant tellement de facettes. Comment identifier un lieu où se côtoient des riches et des pauvres, où les décalages socio-économiques sont énormes et où tant de cultures se sont croisées? (Bernd, 2002, p. 10)

On pourrait également ajouter à notre réflexion la notion d'américanité du point de vue d'Yvan Lamonde: «l'acceptation d'appartenir au continent et partager des expériences américaines» (Lamonde, apud Bernd, 2002, p. 17), et non le fait de ressembler aux citoyens des États-Unis (l'*américanisation*). En ce sens, le terme américanité – avec ses variantes en espagnol, *americanidad*, ou en portugais, *americanidade* – favorise l'introduction de la notion d'altérité dans la réflexion sur la formation identitaire, se constituant comme «une espèce de non-lieu identitaire pour les peuples migrants».

Selon Gérard Bouchard, dans plusieurs collectivités qui

se sont développées en Amérique le rapport culturel aux anciennes métropoles est encore en transition et, d'une certaine manière, les ruptures qui se sont produites un peu partout sur le continent ont laissé d'énormes séquelles. C'est le cas du Québec, où le rapport à l'ancien colonisateur est encore en souffrance et vécu dans un processus ambivalent jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit d'une relation d'incertitude qui apparaît comme une énorme controverse et qui se manifeste de manière particulière dans la norme de la langue parlée, voire dans les grands modèles littéraires. Le Canada français a eu besoin d'établir des origines très anciennes pour asseoir ses mythes fondateurs: en tant que collectivité nouvelle et donc privée d'un parcours historique propre, le pays a emprunté l'histoire de la France, une historicité deux fois millénaire. Les bouleversements des années 1960 ont rompu avec cette vision stagnante et la population québécoise paraît, dans son ensemble, se satisfaire de l'authenticité d'une mémoire courte, qui ne dépasse que quelques siècles. Plus tard, on va voir naître au Québec une nouvelle génération d'intellectuels et d'artistes, en quête d'une autonomie et d'une liberté jamais éprouvées. Le rejet des identités transmises ou imposées, réputées inviolables, s'impose parmi des romanciers et poètes qui revendiquent même le droit de contester la tradition et l'histoire. Cette nouvelle attitude est normalement associée à la production littéraire des immigrants, mais elle touche aussi plusieurs jeunes intellectuels québécois qui essaient de renverser des idées établies depuis toujours et de remettre en question l'héritage pour céder la place à l'«errance», dans un non-lieu qui évoque cet *entre-deux* permanent des cultures et des êtres caractéristique des populations hybrides. C'est aussi dans cette perspective qu'une nouvelle culture dite «migrante» commence à s'imposer au Québec à partir des années 1980.

Le cas du Brésil semble un peu plus tranquille. Malgré l'échec de la démocratie raciale, élément symbolique qui aurait dû relier toutes les composantes de la nation, le pays adopta une position moins dramatique en ce qui concerne le rapport culturel avec son ancienne métropole: il a choisi de situer son origine au seizième siècle, dans la fusion des trois éléments ethniques qui

ont constitué son fondement racial: les Blancs – d’origine portugaise –, les Indiens et les Africains. Dès le XVIII^e siècle, on trouve au Brésil des expressions qui évoquent cette «liberté américaine» revendiquée aujourd’hui. C’est le cas du prêtre Antônio Vieira, une présence forte dans la période coloniale brésilienne; dans ses sermons, il remplace toujours *Brésil* par *Amérique*, se référant à l’espace où s’inscrit la réalité physique et idéologique du pays. Plus tard, José Basílio da Gama est responsable de la composition d’une épopée brésilienne, *O Uruguai*, qui se place dans les fondements de l’identité nationale et évoque également «le génie de l’inculte Amérique». Ces quelques exemples tirés de l’historiographie brésilienne nous montrent que l’utilisation du terme «américain» pour se référer au pays est ancienne. Quand les États-Unis commencent à exercer une plus grande influence en Amérique Latine et s’approprient le terme *américain* pour affirmer leur hégémonie sur tout le continent, l’intérêt de se construire une identité américaine au Brésil s’affaiblit et c’est le terme *brasilidade* qui va commencer à gagner du terrain. Malgré un certain recul, dû à la menace du néo-colonialisme, nos intellectuels et artistes vont continuer à tourner les yeux vers cette appartenance américaine, avec ses mythes et ses légendes. C’est le cas notamment de Mário de Andrade, avec *Macunaíma*, en 1928.

Ces manifestations ont toujours existé par opposition à l’Europe, mais les postulats de l’Anthropophagie apparaissent comme l’émergence de cette américanité dont on parle, envisageant une appartenance incontestable au continent américain. Au Québec, Yvan Lamonde signale le besoin de rappeler que l’américanité y est une composante de l’identité historique et que cette notion ne peut être confondue avec l’exaltation des valeurs et des modes de vie des États-Unis. Lamonde et d’autres grands défenseurs de l’américanité québécoise vont prendre parti pour une américanité conçue au-delà des variantes nationales, dans une perspective plus ouverte pour s’imposer comme «matrice des cultures neuves» (Bouchard, 2000).

Au terme de cette première partie, il faut dire que le rapport culturel et la recherche d’une définition de l’identité est, y compris

à l'heure actuelle, une caractéristique des sociétés américaines. Cela entraîne des troubles, et les ruptures nécessaires à l'affirmation d'une nouvelle identité ne se font pas sans souffrance. Contrairement aux illusions qui se sont créées autour du mythe de la *terre promise*, la conjoncture de domination coloniale ne s'est jamais prêtée à des songes d'utopies sur des terres américaines: le parcours historique de ce continent est comblé de déceptions, d'agressions, de violences de toutes sortes et par conséquent les Américains ont beaucoup perdu de leur pureté symbolique (Bouchard, 2002). C'était en fait ce côté symbolique qui attirait des immigrants étrangers arrivés en masse. Dans les lignes suivantes, nous allons tenter d'orienter la réflexion sur l'Amérique comme terre d'utopies, en nous basant sur les imaginaires des nouvelles collectivités étudiés par Gérard Bouchard.

2. Les représentations imaginaires des amériques dans le roman *Amrik*, d'Ana Miranda

Le roman d'Ana Miranda en quelques mots

Dans le *Salão da Luz* à São Paulo, Naim Salun, immigrant libanais aveugle, demande à sa nièce Amina si elle veut se marier avec le marchand ambulant Abraão. Abraão est tombé amoureux d'Amina quand il l'a vue danser l'*al nahal* lors de sa fête de mariage. Suite à cela il a abandonné sa future femme, ce qui a entraîné de violentes conséquences. Mais Amina a envie de liberté et rêve d'un autre homme, Charif, un marchand de feux d'artifice qu'elle ne connaît même pas et qui a quitté la ville. Pour le lecteur il y aura toujours une promesse dans l'air, celle de la rencontre entre Amina et Charif.

L'idée de mariage la bouleverse et provoque en elle des souvenirs qui vont de son enfance dans une province du Liban jusqu'à son départ définitif vers l'*Amrik* et son arrivée au Brésil. *Amrik* incarne le symbole de la jonction d'espoirs et de frustrations et signale un déplacement géographique, culturel et linguistique qui a profondément marqué l'arrivée des immigrants et fut déterminant pour la formation du peuple brésilien.

Naim Salun a été obligé de laisser le Liban après avoir été condamné à mort pour des écrits à l'encontre des Turcs et des musulmans. Dans sa fuite vers l'*Amrik*, il a apporté un coffre de livres et emmené Amina, mais ils ont été séparés à leur arrivée en Amérique: Amina débarque aux États-Unis où elle habitera pendant un temps en vivant de la danse, puis elle vient le rejoindre au Brésil. Au fil des chapitres, elle réfléchit sur l'amour, le travail, les différences entre les peuples, les différences entre hommes et femmes. Elle se rend vite compte de l'immense solitude qui accompagne sa vie, ainsi que de la lutte quotidienne pour ne pas perdre le lien avec le rêve appelé *Amrik*, un rêve de liberté qui n'a pas tenu ses promesses.

Aspects de la formation multiculturelle au Brésil dans le roman d'Ana Miranda

Après le bouleversement né de la tentative d'une démocratie raciale, suite à l'expérience esclavagiste, les élites brésiliennes voulaient créer une identité nationale sur le modèle européen (blanc et homogène), vu que les Africains étaient considérés comme des races inférieures. Il fallait donc des Européens «purs» pour «blanchir» le pays, et recréer le vieux monde dans les Amériques.

Selon Jeffrey Lesser (2001), cela explique l'ouverture des portes de la nation aux immigrants italiens, allemands, espagnols et portugais. Par la suite, ce discours a dû changer à cause de la crainte de l'activisme social et des revendications relatives aux conditions de travail: il fallait trouver des colons plus dociles et serviles. Un nouveau critère est alors établi et la nouvelle conception de race blanche va rendre compte des peuples économiquement productifs, qui proposaient de ne pas insister sur leur identité d'origine. À partir de la remise en question de ces critères, le Brésil signa des contrats diplomatiques avec la Syrie, le Liban et, plus tard, avec le Japon et la Chine. D'après le même auteur, les étrangers qui se sont établis sur le territoire brésilien sont perçus comme des «étrangers de la vie réelle», partagés entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Les Brésiliens étant les plus susceptibles d'accepter la culture de l'intrus, et pas le contraire, les élites brésiliennes avaient peur d'une

assimilation à l'envers. Mais ce qui est apparu dans la pratique constitua une appropriation et une transformation de la culture et de l'identité brésilienne. Le surgissement des groupes uniformes ne s'est jamais produit au Brésil, et ce que l'on trouve en réalité ce sont des Brésiliens à double racine, tels les afro-portugais ou les syro-libanais (Lesser, 2001).

Amrik s'inscrit dans le contexte de la production littéraire brésilienne contemporaine et s'inspire de l'expérience de l'immigration à São Paulo, une immigration qui se répandra dans tout le pays au début du XX^e siècle:

Os lusis também cuspiam no chão quando passava um mascate árabe, em Santa Efigênia ficaram espanhóis alemães austríacos húngaros, na Sé moravam italianos portugueses e sírios, na Liberdade os italianos portugueses e japoneses, o Bom Retiro coalhou de italiano russo húngaro lituano, o motivo de tanto imigrante no Brasil, disse tio Naim, não havia mais escravo e nos traziam para o trabalho dos escravos negros (Miranda, 1997, p. 54).

Afin d'illustrer la diversité qui caractérise la mentalité du peuple brésilien, nous proposons de poursuivre notre réflexion en nous penchant cette fois sur l'idée de mouvance, présente dans le roman d'Ana Miranda. Le roman illustre en détail cet aspect de la formation du peuple brésilien, un mouvement qui marque fortement cette période de déplacements physiques, avec l'arrivée en masse d'immigrants, mais aussi par des sortes de bondissements de l'âme vers un lieu de rêve, une Amérique où il y aurait de la place pour tous. Ces bondissements se font aussi au niveau des mots, comme pour accompagner l'état d'esprit errant entre ce que l'on est et ce que l'on deviendra: la recherche de l'espace de *l'entre-deux* qu'il faut remplir par un processus individuel et collectif de réalisations qui ne se passe pas sans souffrance.

Cette mouvance des êtres et des choses apparaît également au niveau de la forme du roman, avec l'utilisation de mots qui nous donnent l'impression de sauter; ce sont des fragments de pensée qui se dispersent à la manière d'une sorte d'errance textuelle, exprimant le mouvement des personnages. D'autre part, les nombreuses onomatopées aident aussi le texte à bouger. La ponctuation est déplacée, comme le passage d'une

culture à une autre, des morceaux de sentiments exprimés par le roman: c'est comme s'il y existait un écart entre la rapidité de la pensée et le temps même de la lecture. Amina est toujours à la quête d'une parole continue par des sauts de mots, un reflet même de ses sentiments, et cette attitude du personnage serait peut-être le portrait de ce qu'a été la formation hybride du peuple au Brésil, faite de bondissements de sentiments.

Un autre aspect important concerne la culture libanaise répandue au Brésil: contrairement aux Noirs d'Afrique venus comme esclaves, dépourvus même de vêtements, les Arabes du Liban – comme les européens du début de la colonisation – ont apporté beaucoup d'objets dans leurs bagages: des parfums, des épices, des casseroles, des foulards, des tissus, des tapis, des vêtements, des bijoux, etc. En plus ils ont tenu à conserver leur tradition, leurs us et coutumes et, plus particulièrement, le choix et la préparation soignée d'aliments, ce qui a influencé la tradition gastronomique du Brésil (et aussi d'autres usages et mœurs en général). D'autre part, n'oublions pas que le Liban est un pays marqué par le mélange de cultures: là, des juifs, des musulmans et des chrétiens partageaient le même espace, d'où leur adaptation moins difficile sur des terres brésiliennes, un espace ouvert à toute sorte d'influences.

Voilà comment le texte littéraire reconstruit l'histoire de la mentalité d'un peuple. L'histoire de l'immigration au Brésil se présente habituellement comme un arrière-plan social que l'histoire officielle et les discours de formation montrent de manière assez superficielle. *Amrik* illustre aussi les premiers pas de la fondation de São Paulo, son établissement urbain, l'apparition des quartiers hybrides, les habitudes des gens et la figure de l'ambulant, bref, différents éléments ethniques en quête de la négociation d'espaces. C'est aussi le témoignage d'un désir d'être reconnus dans leur différence et de faire partie du groupe national adopté: *mas tio Naim disse que devemos sempre viver no lugar como para sempre, tudo igualmente se fazia provisório na vida e a própria vida mas tudo era para sempre* (Miranda, 1997, p. 6).

Amrik apporte à l'espace fictionnel des registres d'historiographie et de sociologie au Brésil et montre l'immigrant

comme le sujet du mouvement, celui qui va aider le peuple à reconstruire son histoire collective. L'identité se construit à partir d'un certain dynamisme, quelque chose de transitoire et à l'image de la vie d'Amina elle-même: une histoire d'errances, un recul vers des traces, une sorte de va-et-vient dans le passé pour le récupérer et le comprendre. Le rôle de la fiction est de rapprocher les différentes expériences dans un seul récit, de présenter la narration comme un fil qui se dénoue, une voie pour la liberté, un peu comme l'a fait Shéhérazade dans *Les mille et une nuits*: le récit lui a sauvé la vie.

L'histoire nous montre que ce n'est pas sans souffrance qu'on éprouve des changements, comme l'atteste fort bien le roman d'Ana Miranda. Les grandes transitions des sociétés entraînent confusion, refus et insécurités qui tendent à se stabiliser, après un lourd processus prolongé à travers des périodes qui paraissent ne jamais finir. Le Brésil a vécu cette transition issue du processus de colonisation, puis de l'arrivée des immigrants. Un processus somme toute pénible, mais sans grands conflits, grâce à une sorte d'indifférence par rapport à ce qu'il n'était pas possible de changer: la culture brésilienne est mixte, mélangée jusqu'au fond de l'âme, et le peuple tout entier semble accepter cette condition métisse à travers une espèce d'universalisation d'espaces. Quelles ont été les raisons de tant de résignation? Aliénation? Nonchalance? Aspirations pacifistes? Difficile de répondre. Ce que l'on sait c'est que chaque individu a voulu partager une convivialité qui soit la plus démocratique possible, malgré quelques traits d'intolérance vis-à-vis des collectivités noires ou indiennes, très nombreuses dans le pays.

3. L'espace langue/culture/identité des immigrants chinois au Québec: *Les lettres chinoises* de Ying Chen

Les lettres chinoises

Les lettres chinoises de Ying Chen est un roman de l'*entre-deux* de Shanghai X Montréal. Il s'agit d'un roman

épistolaire qui a lieu dans un espace d'intervalle plein de tensions entre la mémoire et l'oubli, un échange de correspondances qui oscille entre le dit et le non-dit par des lettres d'amour d'un couple qui a été séparé: un jeune homme, Yuan, qui a quitté Shanghai pour suivre des études à Montréal et sa jeune fiancée, Sassa, restée en Chine.

Ils déplorent leur séparation et savent au fond que leur union est menacée par la distance, par leur comportement face à leurs intérêts et leur espace: Yuan est attiré par l'aventure dans une société plus démocratique et plus ouverte; Sassa n'est pas très enthousiaste à l'idée de laisser son lieu d'origine; elle est le personnage qui va incarner plutôt l'idée de l'enracinement. Un troisième personnage apparaît, une amie de Sassa, Da Li, une Chinoise qui s'est également installée à Montréal et qui lui fait part de son aventure. Ce qu'elle ne sera pas capable de lui avouer dans des lettres où elles parlent de tout et de rien, c'est qu'elle est en fait tombée amoureuse de Yuan.

L'apprentissage du nouvel arrivant va passer par la trahison: le triangle amoureux s'annonce bientôt et les dialogues (ou monologues?) se produisent par de longs silences et des trous à la manière de l'écriture d'un journal intime. Cela va aboutir à des situations qui se placeront dans le cadre de l'impossible, entraînant le sentiment de culpabilité entre Da Li et Yuan: l'impossibilité de couper des racines, l'impossibilité de recommencement, la rupture avec des principes très chers à la culture chinoise, comme la fidélité, la santé (Sassa sera très malade), la réserve de l'esprit, le contrôle des impulsions.

Aux échanges épistolaires entre les jeunes gens s'ajoute aussi la correspondance entre Yuan et son père resté à Shanghai, dans un mélange de voix et d'attitudes par rapport à l'espace composé par la langue, la culture et l'identité. Le rapport à la langue est d'ailleurs l'un des éléments privilégiés dans *Les lettres chinoises*. La langue empruntée à l'autre, qui est un objet de fascination, sera le passeport qui permettra à Yuan de faire face à un vrai exil. Malheureusement, l'entrée dans ce monde nouveau va l'obliger à renoncer à son ancien monde, celui qui a marqué son origine; et malgré des efforts pour ne pas paraître trop visible, son attitude envers ce nouveau

monde sera toujours responsable d'une certaine étrangeté aux yeux des gens de la région.

Yuan éprouve de la nostalgie par rapport à sa langue d'origine et adresse des poèmes en chinois à sa fiancée. Ces poèmes seront reçus sans enthousiasme par Sassa qui est malade et se sent trahie. Cela apparaît très clairement dans une lettre où elle prévoit déjà son effacement complet de la vie de Yuan:

quand un amour est trop malade, on ne le transporte pas, afin d'éviter des complications. On attend tranquillement sa fin, on l'enterre dans son lieu de naissance et on inscrit des poèmes sur sa tombe, dans sa propre langue (Chen, 1993, p. 162).

Mais une question s'impose de manière insistante: comment traduire le cœur chinois à travers une langue d'esprit occidental, le français, qui ne serait peut être pas capable d'exprimer des sentiments si adverses et subjectifs qu'est l'âme chinoise? C'est peut être pour cela que la mère d'Yuan n'ose pas lui écrire: «ta mère pense beaucoup à toi, mais elle se refuse à t'écrire. Elle craint qu'une lettre en chinois ne trouble ton cœur et ta pensée» (Chen, 1993, p. 46).

L'expérience du déracinement est vécue par Yuan comme une aventure, comblée de promesses et d'espoirs. Le côté identitaire n'évolue pas sans peine, mais le personnage démontre une certaine affinité pour les mœurs des Occidentaux et partage avec eux des aspirations de liberté. Dans le roman, le changement qu'implique une situation d'immigration se produit juste au niveau du déplacement, car aucun changement profond ne s'opère et l'origine est toujours recréée.

La maîtrise de la langue devient pourtant son but prioritaire. Yuan considère que dominer le français représente un code d'accès indispensable à ajouter aux connaissances qu'il est venu chercher en Amérique. En ce sens, il est convaincu que son père avait raison: «c'est important la langue, non seulement pour les études, mais aussi pour la vie quotidienne» (Chen, 1993, p. 26).

On voit ici s'opposer deux attitudes contraires: les conseils et la présence du père à travers les lettres, et l'absence de la mère. De la même manière que cette mère absente, la voix

de Sassa va peu à peu s'effacer face à l'adaptation «facile» de Yuan à Montréal et à la nouvelle situation qui est l'entrée de Da Li dans sa vie; on peut l'observer dans la tension narrative qui s'instaure au cours du roman. Da Li va occuper une place plus importante dans la vie de Yuan, comme celle de son père, aussi habile et disponible à manier le français et à l'aider à s'adapter aux mœurs de la société occidentale.

Rappel sur l'écriture migrante au Québec

Comme Ying Chen, plusieurs écrivains qui appartiennent à cette littérature dite «migrante» vont faire état de leur condition d'immigrants dans leurs œuvres. D'autres vont traiter des questions d'adaptation à une nouvelle culture dans un pays nouveau où règne parfois une atmosphère de méfiance par rapport aux étrangers. C'est l'un des aspects importants en littérature qui a surgi au Québec au milieu des années 1980: une production littéraire importante d'immigrants qui ont choisi le français comme langue de communication et d'expression artistique. La présence des néo-québécois a toujours fait partie de la réalité du Québec, mais il s'agissait surtout de francophones venus de France ou de Belgique, des écrivains qui avaient reçu une éducation française. Par conséquent, ils ne provoquaient pas un phénomène d'étrangeté car, d'une certaine manière, ils reproduisaient la pensée qui a toujours fait écho au Québec, pour des raisons que nous connaissons. L'expansion de la littérature migrante dont font partie Ying Chen et d'autres comme l'Italien Marco Micone, le Brésilien Sergio Kokis, l'Haïtien Emile Ollivier, entre autres, va prendre de l'ampleur au moment même où commence à s'affirmer une attitude plus ouverte envers les communautés culturelles du monde entier. Malgré quelques résistances, le monde tend à être plus réceptif à l'égard de l'Autre, et les échanges interculturels entraînés par les rapprochements de toutes sortes permettent de mieux saisir la complexité des civilisations divergentes (ou convergentes) par rapport à la culture québécoise.

4. Amérique du Nord: un rêve réussi?

Les lettres chinoises présentent l'Amérique du Nord comme un espace de liberté et l'ambiance qui s'instaure dans le roman du début à la fin est une ambiance «aseptique». En d'autres mots, une ambiance propre se révèle, par opposition à la corruption explicite des mœurs et la confusion d'objets et d'attitudes qu'on voit apparaître dans l'œuvre d'Ana Miranda. C'est en fait le revers de la médaille par rapport à l'Amérique du Sud qui se dessine dans *Amrik*, une Amérique plus conforme à la réalisation des aspirations des gens qui se sont déplacés en quête de liberté. Cette quête de liberté sera d'ailleurs l'élément commun unissant deux romans si différents.

Dans *Amrik*, les personnages envisagent le Nouveau Monde comme une course vers des bénéfiques matériels, la recherche de meilleures conditions de vie sur des terres riches et pacifiques, une mentalité caractéristique d'une époque passée. Ce que les immigrants de ce temps-là ne comprennent pas assez clairement, c'est que le pays a avant tout besoin d'asseoir ses bases économiques, dans une époque de peuplement intensif et de sélection de main-d'œuvre pour remplacer le travail esclave. Les libanais et d'autres immigrants quittaient leur pays en croyant partir pour l'Amérique du Nord, mais ils se retrouvaient piégés par les compagnies d'immigration, qui les faisaient débarquer à tort en Amérique du Sud:

Os libaneses safam do Líbano pensavam que estavam indo para a América do Norte, mas muitos eram enganados pelas companhias, uma cugana diziam os italianos, e desembarcavam na América do Sul, quando iam reclamar que estavam na América errada o esfeta dizia Tudo é América! (Miranda, 1997, p. 35)

Il s'agit en fait d'un riche témoignage sur la révolte des immigrants lors de leur arrivée dans l'*autre Amérique*. Nous disons l'*autre* Amérique pour désigner, d'une part, une Amérique souhaitée, comparable à l'Europe de par sa condition de progrès et qui représenterait ce symbolisme du Nouveau

Monde comme terre promise et, d'autre part, une Amérique indésirable, un lieu de confusion, de corruption et de pauvreté. Dans le roman d'Ana Miranda, cette Amérique est celle où se situe le Brésil:

no Brasil havia padre demais e religião cada uma tão tola que nem brigavam por elas, pobreza, gente deitada nas ruas, jumentos zurrando na sombra das árvores, um lugar onde se atolavam as carroças e os imigrantes iam para ser escravos enquanto os brasileiros balançavam na rede, para o brasileiro o melhor era se afogar que bater os braços (Miranda, 1997, p. 45).

En revanche, dans *Les lettres chinoises*, cette liberté apparaît liée à des aspirations d'un monde plus démocratique en opposition à des situations d'oppression vécues par les dynasties traditionnelles en Chine: c'est le passage du monde des devoirs, Shanghai, au monde des droits, Montréal. Il s'agit de l'immigration des temps modernes et ces nouveaux immigrants sont à la recherche d'une démocratie porteuse d'un sens plus ouvert par rapport à leurs aspirations les plus intimes: «j'ai voulu me libérer un peu en quittant Shanghai. Et maintenant je cherche un patron à Montréal. Je serais employé, discipliné, payé ou congédié. J'ai choisi de vivre tout cela: je me sens donc presque libre» (Chen, 1993, p. 21).

Mais les personnages des *Lettres chinoises* se rendront vite compte du côté menaçant de cette liberté, qui peut être synonyme de frustration malgré la fascination qu'elle exerce:

Les Nord-Américains, (...) pourquoi émigreraient-ils alors qu'ils seraient bien plus à l'aise dans le rôle du conquérant, qu'ils décideraient du destin des autres peuples en les aidant, les «oubliant» ou les punissant, et établiraient ainsi les «ordres du monde» selon leurs goûts ou leurs besoins? La liberté est à eux (Chen, 1993, p. 59).

Les personnages de Sassa et de Da Li vont aussi montrer le côté néfaste de cette liberté souhaitée par nombre d'immigrants, à l'image du personnage principal du roman, Yuan.

Les Américains ne connaissent pas ou refusent de connaître les limites des choses. En exigeant que tout soit possible, ils veulent l'impossible. Ils sont partis à des chasses dont ils ne reviendront peut être pas. (...) Je suis néanmoins contente de toi. j'aime cette «américanité» qui te rend capable d'aimer quelqu'un que tu pourras perdre à tout moment (Chen, 1993, p. 86-87).

Yuan va suivre des études dans un pays développé qui incarnerait, à côté des puissances européennes, l'idée d'une Amérique idéale, non contaminée par l'arrogance caractéristique d'une grosse métropole mais qui, malgré son haut niveau de développement urbain, a atteint un tel niveau d'évolution sur les plans sociaux et technologiques qu'elle n'a rien à envier à d'autres centres urbains.

C'est cela qui symbolise la ville de Montréal dans cette immense boîte à rêves qu'est l'Amérique.

Conclusion

Les sociétés actuelles subissent des changements manifestes. Ces transitions s'opèrent dans le cadre d'un développement économique, technologique et social et sont en train de changer nos habitudes et de modifier nos visions du monde. Ce sont pourtant des changements qui ont subi un lent processus au cours de l'histoire, jusqu'à prendre le visage qui se dévoile de nos jours. Cela peut, à la limite, paraître normal, mais que faire quand ces bouleversements menacent d'atteindre l'équilibre des systèmes culturels qui ont été fondés depuis des siècles et de les remplacer par des sociétés hybrides, des cultures dépossédées de tradition? Est-ce un processus naturel issu de la dynamique sociale qui régit les rapports humains? Devons-nous les envisager comme un élément spontané dû à une dynamique implacable qui fait avancer le monde?

Face à ces grandes questions, il fallait trouver des points d'ancrage pour atténuer les effets de l'insécurité provoqués par un système d'organisation qui s'oriente vers un nouvel ordre social, économique et culturel, comme celui qui s'est établi lors de l'arrivée des immigrants en Amérique au début du XX^e siècle

– illustrée dans *Amrik* –, et celle qui s’annonce de nos jours dans le monde entier, exemplifiée par *Les lettres chinoises*.

Les deux romans abordés dans cette étude témoignent, chacun à leur façon, de cet hybridisme brésilien et québécois qui va les placer sur le même plan lorsqu’on pense à la notion d’américanité. Ce concept, de plus en plus présent au Québec, contribue à la réappropriation du continent. De ce point de vue, le Québec partagerait avec le Canada Anglais, les États-Unis voire avec l’Amérique latine, une même américanité dans une Amérique conçue comme société nouvelle en cours d’affirmation politique, culturelle et sociale. Malgré des divergences et des écarts physiques, sociaux et culturels à l’origine d’énormes différences, le concept d’américanité revendiqué va plus loin que ces différences nationales pour donner forme à un pôle d’unisson responsable du rapprochement de tous les Américains, du nord au sud. En général, cette composante des peuples américains se fonde sur des traits qui les unit: avec un passé riche en mouvements de populations, les Américains sont tous des êtres errants, sans lieu, hybrides, marqués par une caractéristique commune qui rejoint des mémoires et des lieux divers.

Références

ALMEIDA, Sandra Regina Goulart. Encontros e contatos em *Desmundo* e *Amrik*, de Ana Miranda. In: RAVETTI, Gracielle; ARBEX, Márcia (org.). *Performance, exílio, fronteiras: errâncias territoriais e textuais*. Belo Horizonte: Departamento de Letras Românicas, Faculdade de Letras/UFGM, Poslit, 2002.

ANDRÈS, Bernard. *Que latino-americanidade para o Quebec e o Brasil?* Conférence donnée à l’Université Fédérale Fluminense, Niterói, déc. 2002.

BERND, Zilá. Américanité: les transferts du concept. *Interfaces Brasil/Canadá*, Porto Alegre, UFRGS, ABECAN, n. 2, 2002.

BOUCHARD, Gérard. *L’Amérique, terre d’utopies?* Conférence d’ouverture du colloque interaméricain (Brésil-Canada) des sciences de la communication. Salvador (Brésil), sept. 2002.

_____. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*. Essais d’histoire comparée. Montréal: Boréal, 2000.

- CHEN, Ying. *Les lettres chinoises*. Montréal: Leméac, 1993.
- CURY, Maria Zilda Ferreira. Sherazade nos trópicos. In: RAVETTI, Graciela; ARBEX, Marcia (org.). *Performance, exílio, fronteiras: errâncias territoriais e textuais*. Belo Horizonte, Departamento de Letras Românicas, Faculdade de Letras/UFGM, Poslit, 2002.
- FIGUEIREDO, Eurídice; SANTOS, Eloína Prati dos (org.). *Recortes transculturais*. Niterói: EDUFF/ABECAN, 1997.
- GAUVIN, Lise. *Langagem: l'écrivain et la langue au Québec*. Montréal: Boréal, 2000.
- HALL, Stuart. *A identidade cultural na pós-modernidade*. Rio de Janeiro: DP&A, 1998.
- LAPLANTINE, François et al. (org.). *Récit et connaissance*. Presses Universitaires de Lyon, 1998.
- LESSER, Jeffrey. *A negociação da identidade nacional: imigrantes, minorias e a luta pela etnicidade no Brasil*. São Paulo: Ed. da UNESP, 2001.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn; BERNARD, Roger. *La question identitaire au Canada francophone*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1994.
- MAALOUF, Amin. *Les identités meurtrières*. Paris: Bernard Grasset, 1998.
- MIRANDA, Ana. *Amrik*. São Paulo: Companhia das Letras, 1997.
- MONETTE, Pierre. *Le payement impossible*. In: MONETTE, Pierre. *L'immigrant Montréal*. Montréal: Tryptique, 1994.
- PORTO, Maria Bernadette (org.). *Fronteiras, passagens e paisagens na literatura canadense*. Niterói: EDUFF; ABECAN, 2000.
- RICARD, François. *La génération lyrique: essai sur la vie et l'œuvre des premiers nés du baby boom*. Montréal: Boréal, 1992.
- ROBIN, Régine. *Le deuil de l'origine: une langue en trop, une langue en moins*. Presses Universitaires de Vincennes, 1993.
- SIBONY, Daniel. *L'entre-deux*. Paris: Seuil, 1991.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon. L'américanité contre l'américanisation: l'impasse de la nouvelle identité Québécoise. *Interfaces Brasil/Canadá*, Porto Alegre, UFRGS, ABECAN, n. 2, 2002.